

MOBILE HOME

ARTHUR DUPONT GUILLAUME GOUX

UN FILM DE
FRANÇOIS PIROT



Urban Factory & Tarantula présentent

MOBILE HOME

SORTIE LE 29 AOÛT 2012

Durée : 95 minutes

DISTRIBUTION

DISTRIB FILMS

33, avenue Sainte-Foy
92200 Neuilly s/Seine
Tél. : + 33 1 78 14 08 72
fsk@distribfilms.com

Matériel presse téléchargeable sur www.distribfilms.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec et Karine Ménard
5 bis, rue Kepler
75116 Paris
Tél. : + 33 1 47 20 36 66
laurence.karine@granecmenard.com

SYNOPSIS

Simon a quitté son travail et son amie en ville pour rentrer dans son village natal où vivent ses parents retraités. Il y retrouve Julien, son copain d'enfance, lequel vit avec son père qui se relève d'une grave maladie. Un soir, sur un coup de tête, ces deux trentenaires décident de réaliser un rêve d'adolescence : partir à l'aventure sur les routes. Ils achètent un camping-car, et se lancent dans leur projet avec enthousiasme, mais une panne les retarde. Qu'à cela ne tienne, ils commenceront leur voyage... sur place. Cette première étape qui s'éternise, les petits boulots qu'ils doivent trouver pour survivre et les rencontres qui s'ensuivent leur ouvrent d'autres perspectives sur leurs désirs réels et sur cet avenir qu'ils ont, un peu vite, rêvé...





ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS PIROT

On a coutume de dire qu'un premier film est forcément un peu autobiographique. Est-ce le cas pour vous ?

Oui et non. Dans MOBILE HOME, le déclic est très personnel, mais je ne raconte pas ma vie. Au départ, l'idée était de prolonger, en le développant, le thème de mon premier court-métrage, RETRAITE, sorti en 2005. Un jeune musicien renonce à faire carrière et rentre chez son père, retraité, à la campagne. Il se trouve à un moment où il faut faire des choix, et, sur place, il va rapidement se rendre compte que prendre sa «retraite» à 25 ans, c'était une manière de fuir ses envies réelles. Ce thème s'inspire d'une tentation qu'effectivement, j'ai plus ou moins connue...

De quelle manière ?

Je viens de la campagne, d'un milieu sans références artistiques. Quand je suis sorti de l'école de cinéma, j'avais très peu confiance en moi. J'ai eu peur de me lancer et j'ai envisagé de rentrer au bercail. Mais à travers ce que je faisais vivre au personnage de RETRAITE, qui avait bien sûr pas mal de choses en commun avec moi, j'ai pu comprendre ce qui se passerait si je le faisais. Résultat : je n'ai plus jamais eu envie de rentrer à la campagne. C'était comme si, en réalisant ce court-métrage, je l'avais vécu par procuration.

Votre court-métrage date de 2005. En sept ans, comment le sujet a-t-il évolué pour aboutir à MOBILE HOME ?

Il a mûri dans ma tête pendant que je travaillais sur les films des autres comme scénariste. J'ai notamment co-écrit NUE PROPRIÉTÉ et ÉLÈVE LIBRE de Joachim Lafosse. J'étais avec lui à l'école de cinéma. A la sortie, il m'a demandé de travailler sur son film de fin d'études, puis sur ses autres longs-métrages à venir. J'aurais pu continuer dans cette direction, j'avais et j'ai encore des propositions, mais je ne pense pas me destiner à l'écriture de scénario. C'est pour moi, la chose la plus compliquée qui soit. Et je n'éprouve pas le plaisir que le vrai scénariste peut prendre à jouer avec la narration, à échafauder une construction rigoureuse, presque mathématique de l'action. Ce qui me plaît, c'est d'imaginer le désir du personnage, et comment ce désir peut faire avancer le récit. Je cherche à concevoir une chronique dont les enjeux sont dans chaque scène et où c'est par l'accumulation des scènes que les personnages se construisent. J'aime que le personnage soit le moteur de l'histoire et non qu'il en soit l'esclave. C'est ce que réussissaient Sautet et Pialat, deux cinéastes aussi différents que possible, et que j'admire. Pour moi, le processus est laborieux, et j'ai mis deux ans à écrire MOBILE HOME, avec l'aide de coscénaristes.

Comment résumeriez-vous le sujet de MOBILE HOME ?

Il pose la question du choix. Une interrogation, qui, à un certain moment de la vie, est inévitable et un peu angoissante quand, justement, on refuse d'avoir à choisir. A un certain âge, il devient nécessaire de se positionner, donc de faire certains choix, si on veut avancer plus loin et se donner la chance de construire quelque chose. Bien sûr, cela est angoissant, parce que le cadre qui définit notre vie se précise, et se réduit. Simon, angoissé à l'idée de se positionner, préfère «ouvrir toutes les portes» à nouveau. Dans le film, on découvre les deux personnages principaux, Simon et Julien, à ce moment charnière de leur vie, dans cet entre-deux où tout peut basculer. Ils préfèrent, dans un mouvement assez régressif, s'accrocher tant qu'ils peuvent aux dernières branches de l'enfance.



Ils ont une amitié apparemment fusionnelle, et pourtant tout ou presque les oppose.

Au départ, j'avais envisagé que Simon soit seul. Je l'imaginai plutôt séduisant, ayant fait des études, sans vrai souci d'argent, et donc on pouvait assez vite le trouver agaçant, capricieux, avec ses petits problèmes existentiels. Face à un personnage assez privilégié comme lui, il me semblait donc nécessaire, en contrepoint, d'amener un personnage dont les problèmes sont moins «abstrait», moins liés à l'orgueil, mais davantage à une expérience de vie plus complexe, et à des questions affectives. De plus, il est vrai que Simon semble meneur et décidé, mais il est évident que, sans Julien, jamais il n'aurait osé lancer seul ce projet. Qu'il vienne chercher Julien (qu'il sait être disponible puisqu'il ne travaille pas), est déjà un signe de couardise.

Quand ils se lancent dans ce projet, on a l'impression qu'ils ne savent pas où ils veulent aller ?

Ils n'en ont aucune idée. Ils ne s'interrogent en effet pas beaucoup sur la dimension concrète de leur projet, car s'ils le faisaient, ils commenceraient peut-être à comprendre qu'ils veulent moins aller quelque part que fuir l'endroit où ils se trouvent. En partant sur un coup de tête, ils se permettent de rester dans le déni et de ne pas réaliser que leur voyage est davantage une fuite qu'autre chose. Mais en réalisant leur projet, ils vont malgré eux être confrontés à tout ce qu'ils essayaient de fuir. En même temps, ils vont vivre un voyage intérieur, découvrir de façon plus aiguë ce qu'est leur réalité, ce que sont leurs désirs, leurs manques affectifs. C'est ce trajet-là qui compte finalement. Cette tentation de fuir est assez compréhensible pour cette génération qui a parfois du mal à se définir dans un monde où certains points d'ancrage principaux, comme le couple et le travail, se transforment de plus en plus en des «lieux» incertains, sans cesse réinterrogés et reconsidérés.

On peut voir Simon et Julien comme des «loosers».

Pour moi, malgré le fait que leur aventure soit avortée, je ne les considère pas comme des losers. Là où je les trouve assez forts, tout de même, c'est que, plutôt que de cultiver le genre de rêve qui permet de mieux supporter les insatisfactions du moment, mais qui n'a aucune chance de se réaliser, Simon et Julien, eux, vont le confronter à l'épreuve du réel (ils habitent dans le camping-car, travaillent comme saisonniers, font des rencontres; etc.). En vivant réellement ce qu'ils avaient imaginé (même s'ils restent sur place) ils finissent par se poser les bonnes questions, c'est à dire celles liées à leur désir réel et non pas fantasmé. Ils font du surplace mais ils se débrouillent pour gagner un peu d'argent avec des travaux manuels, ils apprennent à cohabiter, dans l'inconfort d'un camping-car, ils rencontrent des filles de passage. Parallèlement, Simon découvre qu'il n'a pas vraiment fait le deuil du couple qu'il formait avec sa copine, et Julien constate qu'il lui est impossible de quitter son père. Tout est plus compliqué que ce qu'ils pouvaient croire. C'est ce qui leur permettra d'être différents, un peu plus mûrs, à la fin.





La chronique fonctionne par petites touches, chacune dévoilant une facette supplémentaire des personnages. L'approche est très impressionniste. C'était très écrit au départ ?

Oui, il le fallait, parce que, sur un plan strictement dramatique, l'histoire est fragile. Et puis, je n'ai jamais perdu de vue que c'était un premier film, que j'avais un temps de tournage limité, et donc, que je devais m'assurer que la construction tenait à la première lecture. Mais je ne voulais pas pour autant me priver des apports de l'improvisation. Et celle-ci n'est jamais aussi fructueuse que quand on part d'une base solide.

Vous attendiez des comédiens qu'ils fassent «bouger» les choses ?

Bien sûr. Pour moi, beaucoup se joue au moment des répétitions. C'est là que je revisite le scénario, scène par scène, pour le faire «bouger» avec les comédiens. Après une première lecture de la scène avec eux, pour en comprendre le sens, je leur ai demandé de l'interpréter en oubliant le texte. Ensuite j'ai réécrit en me nourrissant de leurs mots, des idées neuves apparues spontanément, dans l'improvisation. Je pensais qu'au tournage, le texte à jouer leur viendrait plus naturellement en bouche, et c'est ce qui s'est passé.

Tout le film tient sur la relation entre Simon et Julien. Le choix des comédiens était décisif...

Il était conditionné par la nature même de l'histoire : un projet de voyage qui n'est fait que de faux départs et d'embaras à répétition. Cela débouche sur une attente jamais comblée, au risque de créer, pour le spectateur, une forme de déception. Il fallait donc faire passer un maximum d'énergie et de vie dans chacune des séquences, et cela reposait entièrement, en effet, sur les rapports entre les deux personnages. J'ai découvert après les avoir choisis, que, par une heureuse coïncidence, non seulement Arthur Dupont et Guillaume Gouix se connaissaient mais qu'ils étaient amis dans la vie. C'était évidemment un atout, mais aussi, paradoxalement, dès les premières répétitions, j'y ai vu un piège potentiel : ils avaient une approche très similaire dans leurs impros, dans leur façon de parler, de bouger.

Arthur est assez proche de Simon, un personnage extraverti, vivant dans l'instant présent, et en plus, comme Simon dans le film, il joue de la guitare et il chante. Il a été tout de suite en phase avec ce que je voulais raconter. Guillaume, lui, on l'a vu jusqu'à présent dans des rôles assez éloignés de celui de Julien : plus physiques, plus forts, plus «dur à cuire ». Pour entrer dans la peau de Julien, qui manque d'assurance et intériorise ses émotions, Guillaume a eu à faire un travail de composition assez subtil, dont lui-même était très curieux de voir le résultat...

Quelle a été votre principale préoccupation au moment de démarrer le tournage ?

Je devais trouver la tonalité juste. Au moment de l'écriture, je n'avais peut-être pas pris toute la distance nécessaire avec le personnage de Simon. J'étais sans doute encore trop «complice» de ses angoisses pour pouvoir m'en amuser. Je me suis rendu compte par la suite qu'un récit au premier degré risquait de plomber le propos. Il fallait faire passer une ironie, une légèreté et parfois même une dimension burlesque à partir des maladresses et des doutes des deux protagonistes.

Dans votre mise en scène, vous vous attachez à montrer que les réactions des personnages ne sont jamais tout à fait ce qu'on attend.

Il fallait faire ressentir l'instabilité comme une composante essentielle de cette aventure... immobile, car l'instabilité est celle des personnages eux-mêmes qui, souvent, doutent tout en essayant de se le cacher, qui disent quelque chose sans en être tout à fait convaincus mais veulent à tout prix le dire... Du coup, il ne fallait surtout pas que les scènes paraissent trop «installées». Ce qui nécessite une attention toute particulière au rythme des dialogues et des déplacements à l'intérieur d'un plan. J'ai une prédilection pour le plan séquence qui, au-delà de sa force esthétique, permet de renforcer le lien, le rapport entre deux personnages. J'ai pris le parti, ici, de travailler davantage en champs contrechamps, ce qui permettait de laisser les acteurs plus libres tout en pouvant toujours avoir une emprise sur le rythme au montage.



L'une des qualités immédiates du film, c'est l'impression d'authenticité dans la description que vous faites du contexte social.

Le milieu de Simon, c'est le mien, celui d'une classe moyenne que je connais bien et qui m'intéresse beaucoup. La classe moyenne est finalement rarement traitée dans les récits, sauf peut-être dans une certaine littérature américaine que j'apprécie particulièrement pour cette raison, car elle ose s'attaquer à cette classe «du milieu», souvent à tort considérée comme pas assez hors du commun pour être matière à récit. Il n'est pas souvent montré au cinéma, car c'est un univers peu spectaculaire donc délicat à mettre en scène. En revanche, le milieu de Julien, tel que je le décris, est de pure fiction, je l'ai imaginé sans référence précise, dans une totale liberté. Dans son cas, m'intéressaient en priorité ses rapports avec son père. C'est un terrain que j'ai pas mal exploré sur les films de Joachim Lafosse, où il était question des liens familiaux d'interdépendance, avec des rôles, parfois, inversés, les enfants devenant les parents de leur mère, notamment. Je m'en suis souvenu. Aux répétitions, j'ai expliqué à Guillaume et Jean-Paul Bonnaire que Julien et son père ont besoin l'un de l'autre, qu'ils étaient comme deux enfants abandonnés par leurs parents dans une maison un peu trop grande, qu'ils se débrouillent vaille que vaille en attendant le retour des parents qui, en fait, ne reviendront pas...

On retrouve cette même attention d'authenticité dans le choix des décors, des «non-lieux» banals, neutres, mais qui participent directement à créer l'atmosphère du film.

Ça me dérange beaucoup quand, dans un film, le décor, les accessoires ou les costumes se voient trop. Même si je n'ai jamais envisagé de faire un film naturaliste, encore moins documentaire, pour MOBILE HOME, les repérages – dans les Ardennes belges et luxembourgeoises – étaient très importants, car les lieux où Simon et Julien vivent en disent aussi un peu plus sur ce qu'ils sont. Même dans ces «non-lieux» il y a quelque chose derrière l'apparente banalité. De ce point de vue, j'admire le travail que Raymond Depardon a fait sur la France profonde, en mettant en valeur des décors que personne ne regarde plus et qui pourtant, si on se donne la peine de vraiment les regarder, racontent des histoires. C'est une démarche passionnante que j'aimerais approfondir par la suite.

Passée l'épreuve du premier film, est-ce que vous avez maintenant résolu le problème du choix qui, apparemment, vous taraudait au moment de réaliser votre premier court-métrage, il y a sept ans ?

Je suis parfois tenté de raconter des choses qui sont davantage en dehors de mes préoccupations personnelles et donc peut-être moins angoissantes à creuser, mais en même temps, c'est cela qui me plaît dans le travail de fiction, c'est de «mettre en forme» (donc donner du sens) des choses qui au départ me dépassent. Je crois que raconter a toujours été et restera toujours un besoin vital, car c'est cela qui nous permet de donner du sens à ce qui au départ nous dépasse et nous angoisse. C'est comme mettre un peu d'ordre dans le chaos, et je pense que l'on a tous besoin de cela de temps en temps... Mon carburant, c'est creuser et creuser encore les questions qui me préoccupent. Ce n'est pas reposant, mais c'est cela qui me passionne vraiment. Il devrait bien y avoir matière à un deuxième film...



LISTE ARTISTIQUE

SIMON Arthur DUPONT
JULIEN Guillaume GOUX
Luc Jean-Paul BONNAIRE
Monique Claudine PELLETIER
Jean-Marie Jackie BERROYER
Sylvie Anne-Pascale CLAIREMBOURG
Concessionnaire Gilles SOEDER
Maya Eugénie ANSELIN
Stéphane Arnaud BRONSART
Virginie Gwen BERROU
Vincent Pierre NISSE
Gérard Jean-François WOLFF
Mathieu Jérôme VARANFRAIN
Valérie Catherine SALÉE
Mounir Mounir BOUALLEVUI
Raphaël Gaël MALEUX
Cédric Archibald HIMBERT
Charlotte Edwige BAILY
Gaëtan Gaëtan SERVAIS

LISTE TECHNIQUE

Réalisation François PIROT
Scénario François PIROT
Maarten LOIX
Jean-Benoît UGEUX
Production déléguée Joseph ROUSCHOP
Valérie BOURNONVILLE
Fédéric CORVEZ
Clément DUBOIN
Donato ROTUNNO
**Directeur de la
photographie** Manuel DACOSSE SBC
Federico D'AMBROSIO
Cadreur Albertine LASTERA
Chef Monteuse Benoît DE CLERCK
Ingénieur du son Philippe GRIVEL
Mixeur François DICKES
Chef Décorateur Isabelle DICKES
Chef Costumière Véronique DUBRAY
Chef Maquilleuse François PETIT et Michaël DE ZANET - Coyote
Musiques Originales Renaud MAYEUR as Herr MAYER